

Commentaires

Numéro 10, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21328ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1983). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (10), 22–27.

commentaires

Carlo Emilio
Gadda
*L'affreux Pastis
de la rue
des Merles*



L'AFFREUX PASTIS DE LA RUE DES MERLES

Carlo Emilio Gadda

Seuil, coll. Points, 1983

Connaissez-vous Gadda? Aimez-vous les romans policiers bien juteux? Avez-vous à certaines heures le goût de Rome et du dictionnaire? Alors, courez chercher *L'affreux pastis de la rue des Merles*. C'est d'une truculence à faire se rhabiller San Antonio, d'un style époustouffant qui intègre plusieurs dialectes italiens régionaux tout autant que de surprenants croisements littéraires: les références vont vers tous les azimuts, tout comme l'intrigue d'ailleurs. Et ça se lit en espérant ne jamais voir la fin arriver.

L'action se passe dans la Rome de 1930, dans un quartier populaire où quelques «noms à charnière» ont échoué au hasard des ramifications d'un arbre généalogique aux branches un peu pendantes, dans une Rome qui continue à vivre gaillardement malgré le règne de «la nouvelle vigueur de la Ganache en Chef, d'abord Tête de Mort en chapeau melon, puis Emir en fez, ensuite à plumet», malgré «la loi nouvelle des verges en faisceaux» (p. 79) — entendons: sous Mussolini.

Mais qui donc a volé les bijoux de la comtesse Zelaméo? Y a-t-il un lien entre ce forfait et l'assassinat crapuleux de sa voisine d'en face, une semaine plus

tard, la belle et pieuse bourgeoise Liliane Balducci, de la grande famille des Valdarena? Qu'en est-il de ce mystérieux commis de boucherie qui livre épisodiquement des jambons au Commendator Angeloni, «du ministère d'Économie Nationale» s'il vous plaît? Etc. Tout le monde s'en mêle et tout s'emmêle. Décidément, l'inspecteur Ingravallo a du pain sur la planche pour venir à bout de cette ténébreuse affaire!

Un vrai policier quoi! Et pas de ceux qu'on ficelle en une semaine: Gadda, un ingénieur milanais, l'a peaufiné de 1938 à 1957, date à laquelle il a fait bombe dans le milieu littéraire italien. Il s'agit ici d'une réédition de la traduction française parue en 1963.

Denise Pelletier

Vladimir
Nabokov
*Chambre
obscur*



Les Cahiers Rouges
Grasset

CHAMBRE OBSCURE
Vladimir Nabokov
Grasset, coll. Les cahiers
rouges, 1983

L'histoire est classique. C'est normal, c'est une histoire d'amour. Un homme d'âge mur s'éprend d'une jeune fille. Tant et tant qu'elle lui fait perdre les pédales. Il quitte sa femme, il est prêt à tout pour elle. «Si je ne peux pas la posséder, je mourrai ou je finirai mal», dit le monsieur. Je vous laisse donc deviner qui possédera l'autre. Il

ne servirait à rien de poursuivre plus longtemps la description de cette histoire. Car l'intérêt n'est pas dans l'histoire, mais dans la manière de raconter de Nabokov. Si toutes les histoires d'amour sont classiques, il n'est pas dit que tous les auteurs le soient. La finesse et la force de ce roman résident dans sa fabrication. D'un chapitre à l'autre, on se laisse prendre et on n'en finit pas d'admirer l'imagination de Nabokov. Si seulement les Harlequin étaient construits de cette façon, on aurait l'embaras du choix dans nos lectures.

Marc Chabot

GILLES ET JEANNE

Michel Tournier
Gallimard, 1983

Que l'on soit familier ou non avec l'œuvre de Michel Tournier, on peut apprécier l'histoire de Gilles et Jeanne. C'est d'ailleurs surtout de Gilles qu'il s'agit puisque Jeanne n'est là qu'en contrepoint, pour mieux faire ressortir la turpitude de celui qui, touché un instant par la grâce, a choisi le Mal dans ce qu'il a de plus horrible pour exprimer son désarroi.

Le récit paraît arrangé pour s'accommoder aux fantasmies de Michel Tournier, mais les faits sont pourtant rigoureusement exacts. L'histoire est celle de Jeanne d'Arc et de Gilles de Rais qui ont combattu ensemble, «botte à botte», dans le but de rétablir Charles VII sur le trône de France. La première est morte sur le bûcher, condamnée pour hérésie et sorcellerie, et a été réhabilitée comme on sait, et le second est mort de la même façon, condamné pour sodomie et assassinats sur la personne de jeunes garçons enlevés à leurs parents par ses vassaux qui battaient les campagnes à la recherche des plus beaux.

Tout au long du livre on est frappé par une dualité qui ne se

dément pas: celle de la sainteté et du vice, de la splendeur et de la charogne, de la beauté et de la mort. Jeanne combat pour obéir à des voix venues du Ciel, Gilles se croit appelé à une vocation diabolique. La richesse et la finesse de la Toscane en plein Quattrocento s'oppose à la Vendée au paysage rude et aux hommes grossiers que Francesco Prelati, le mauvais ange de Gilles, voulait «arracher à leur horizontalité». Dualité

Michel
Tournier
Gilles
&
Jeanne

GF

aussi à l'intérieur de Florence la belle, «où la mort vous guettait derrière chaque arbre».

Michel Tournier est un habile metteur en scène qui fait agir les mêmes personnages dans un décor différent. Gilles, personnage historique, rappelle Abel Tiffauges, l'ogre du *Roi des Aulnes*. L'un et l'autre aiment la chair fraîche, mais surtout tous les deux «croient à la connivence entre leur destin personnel et le sens de l'histoire» (v. *Le vent Paraclet*). Tous deux, ils ne sont d'ailleurs que des avatars de la mythologie dont s'inspire Michel Tournier.

On n'aime pas vraiment un livre comme *Gilles et Jeanne*. On est intéressé, captivé, ébloui. C'est déjà un rare plaisir.

Louise G. Mathieu

commentaires



LE PASSÉ EMPIÉTÉ

Marie Cardinal
Grasset, 1983

Le passé empiété... c'est d'abord un point de broderie!

À la sortie d'une longue épreuve — deux ans auparavant, un accident de la circulation a quasi tué sous ses yeux ses deux enfants — une femme s'isole pour faire le point, au sens propre comme au sens figuré... le point de broderie devenant symbolique de sa démarche.

La nouvelle héroïne de Marie Cardinal plonge dans son passé et entreprend de se libérer de l'antique sentiment de culpabilité et du poids des mythes. Parvenue à l'âge critique de la cinquantaine, elle est en quelque sorte en train de s'accoucher elle-même. Ce qui l'amène bien sûr à s'interroger et à se poser la sempiternelle question: «Une femme doit-elle toujours être l'enfant des hommes ou leur mère pour être aimée d'eux?»

Elle part aussi en quête de cette part masculine, de cet héritage d'homme dont l'absence de son père l'a privée. Elle recrée donc par la mémoire l'itinéraire de son père et brode les étapes de ces retrouvailles. Elle en fait la condition pour se réaliser totalement.

Malheureusement, Marie Cardinal n'a pas su me garder jusqu'à la fin... Son roman

ambitieux et d'abord passionnant dérape en effet dans le dernier tiers, tournant à l'essai aux accents mythologico-psychanalytiques. Clytemnestre, Iphigénie et toute la clique des Atrides arrivent dans le décor, dans l'intimité de la fille de Mimi et de Jean-Maurice, rompant du même coup le charme et l'émotion soutenus jusque là. Bien sûr, les rapprochements sautent aux yeux, notamment entre Mimi, mère de l'héroïne Clytemnestre, mais Marie Cardinal est loin de posséder toute l'habileté et l'aisance pour jongler avec les vieux mythes antiques sans briser le rythme...

Ginette Beaulieu



LE TESTAMENT

Rainer Maria Rilke
Seuil, 1983

À peine une soixantaine de pages, mais demeurées secrètes jusqu'en 1974 et publiées pour la première fois en français, et où s'exprime avec une clarté nouvelle l'inconditionnelle aspiration de Rilke à la solitude et à la création. Après l'immense désordre de 14-18, une période d'isolement, enfin, au cours de laquelle il espère pouvoir achever les *Élégies de Duino* et où il ne parvient à écrire que ce *Testament* qui, il le craint, les remplacera. Œuvre sur la nécessité et l'impossibilité d'écrire, sur le bruit et le silence, sur le travail — qui est «toutes les espèces d'amour» —

et sur le dangereux désir d'amour. «Tu l'as écrit toi-même l'autre jour, répond-il à Mme Klossowska, je ne suis pas de ceux que l'amour console. Il en va bien ainsi. Qu'est-ce en effet qui me serait plus inutile à la fin qu'une vie consolée?»

Sylvie Chaput



CATALINA

Somerset Maugham
10-18, 1983

Alors que tous les habitants de Castel Rodriguez sont à la fête, une douce jeune fille, Catalina, pleure sur son sort. Infirmes (un taureau l'a renversée, lui broyant la jambe), elle ne peut plus espérer l'amour du tailleur Diego. Une grande femme vêtue de bleu et de blanc l'aborde sur le parvis de l'église et lui dit comment guérir: «le fils de Juan Suarez de Valero, celui qui a le mieux servi Dieu, possède le pouvoir de vous rétablir. Il appliquera les mains sur vous et vous jetterez votre béquille et marcherez.» Puis la dame disparaît. Catalina comprend alors que celle qu'elle avait prise pour une sorcière mauresque est la Vierge. Elle raconte son extraordinaire aventure à sa mère, qui la raconte aux religieuses du couvent. Il faut convaincre l'évêque, le saint Blasco de Valero, d'exercer son pouvoir magique sur Catalina. Pour la gloire de Dieu, évidemment. La mère supérieure du couvent entend s'occuper de cette tâche car c'est sur le parvis de son église que Catalina a rencontré la Vierge. L'évêque, pétri d'humilité, refuse tout d'abord mais finit par accepter. Guérira-t-il Catalina?... Hélas non! Son frère le capitaine, qui a tué un nombre incalculable de païens, toujours pour la gloire de Dieu, semble tout désigné pour accomplir le miracle. Car il ne saurait être question du troisième fils de Valero, puisqu'il est simplement boulanger...

Qu'advient-il de Cata-



lina et de son oncle, de sa mère, de son amour pour Diego, du saint, du capitaine et du boulanger? La suite de ces incroyables aventures se trouve dans *Catalina*.

Réédité dans la collection 10-18, je me demande qui pourrait résister à ce petit livre où l'humour dispute la première place à la finesse du récit et à la puissance évocatrice de certaines scènes. L'auteur écrit toujours avec minutie et passion, qu'il soit question d'amour ou de Dieu. Quoique l'un et l'autre ne soient pas incompatibles.

Christine Brouillet



LES TROIS QUARTS DU TEMPS

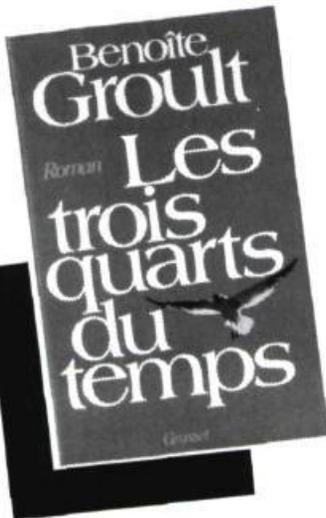
Benoîte Groult
Grasset, 1983

«Les trois quarts du temps, j'ai vécu dans mon corps comme si je n'y étais pas. Le corps, c'était celui de *L'homme*.» Trois quarts d'une vie de femme passés à devenir soi-même et à se dégager du poids des traditions, un cheminement marqué par la passion, les illusions, les chagrins, les grands et petits bonheurs de la vie de tous les jours: voilà en substance le très beau livre que vient de nous donner Benoîte Groult.

Plus que le destin de

commentaires

Louise, un itinéraire somme toute semblable à celui de bon nombre de femmes, c'est le regard particulier de Benoîte Groult, son écriture à la fois caustique et fluide qui donnent à cette œuvre toute sa force et son originalité. Un roman qui ragaillardit, qui donne des ailes! Sans jérémiades, avec simplicité, humour, intelligence, Benoîte Groult écrit l'amour, la vie conjugale, l'infidélité, les maternités, les relations de mère à fille et de fille à mère.



Louise ressemble comme une sœur à Benoîte Groult, comme celle-ci l'avoue d'ailleurs elle-même: «Cette jeune fille qui s'appelait Louise et qui se prenait pour moi, a perdu vingt-cinq ans à devenir sinon une femme, du moins une apparence de. Et vingt-cinq autres années à devenir tout doucement elle-même. À 58 ans, Louise qui a passé les trois quarts de son temps à défaire son cocon étouffant, affronte maintenant le quatrième quart avec sérénité, optimisme, enthousiasme même.» «Je ne serai jamais vieille. Depuis que je le sais, je me sens rassurée.» Elle veut tout et se l'offre, l'œil ouvert, le corps vaillant. Un livre pétant de santé!

Ginette Beaulieu

LA MAISON DU PEUPLE
suivi de **COMPAGNONS**
Louis Guilloux
Grasset,
coll. Les cahiers rouges,
1983

Un fils, vivant avec son père — un cordonnier qui participait activement aux luttes ouvrières du début du siècle — raconte l'épaisseur de l'existence quotidienne où se mêlent les bassesses et les servitudes des destins humains. C'est le premier roman de Guilloux qu'on republie ici dans cette nouvelle collection. Un roman qu'on trouvera peut-être un peu naïf aujourd'hui mais qu'il faut savoir replacer à son époque.

C'est le cri d'une révolte, d'une douleur profonde du petit peuple. Guilloux avait la passion de décrire le «petit fait quotidien» sans désespoir absolu.

On retrouve à peu près le même scénario dans *Compagnons*, récit de la mort surprenante et silencieuse d'un maçon de campagne, lié à deux hommes par une forte amitié. Albert Camus dit dans la préface: «Voilà pourquoi j'admire et j'aime l'œuvre de Louis Guilloux, qui ne flatte ni ne méprise le peuple dont il parle et qui lui restitue la seule grandeur qu'on ne puisse lui arracher, celle de la vérité».

Marie-Claude Deschênes



ROMAN AVEC COCAÏNE
M. Aguéev
Belfond, 1983

Sous l'effet de la poudre blanche, Vadim Maslennikov, adolescent moscovite petit-bourgeois qui rêve de devenir riche avocat et s'emploie en attendant à voler sa pauvre mère, histoire de draguer plus à l'aise, se dit que l'homme vit non pas des événements réels, mais des *reflets* de ceux-ci dans sa conscience. Puisque l'on peut éprouver à volonté la sensation physique du bonheur, à quoi bon travailler toute sa vie à provoquer des événements qui susciteraient un bonheur semblable?

Déchiré entre le bien qu'il voudrait faire et le mal qu'il accomplit comme par devoir (pour accéder à l'acte gratuit, à la liberté animale, à l'impunité bien argentée de ses confrères du lycée), Vadim se déculpabilise en déchargeant le réel de son contenu affectif. L'impasse est fatale.

Publié en russe, à Paris, en 1934, *Roman avec cocaïne* avait connu un succès controversé. Moins semble-t-il par sa description minutieuse de l'univers mental d'un cocainomane que par l'extrême franchise, la lucidité sans pitié, exprimée dans un style imagé, direct et tout de suite prenant, avec laquelle l'auteur mène sa confession.

On ne sait ni où ni quand il

est né, ni si Aguéev est son nom véritable, ni s'il vit toujours, ni quand et pourquoi il est sorti de Russie, ni s'il y est retourné. On ne connaît de lui qu'un autre texte, une nouvelle intitulée «Un peuple teigneux», et l'on croit savoir qu'il était peut-être Juif. Ce qui éclairerait d'une façon particulière ce roman où l'on peut lire: «Les Juifs ne seront plus juifs seulement quand cela sera devenu déshonorant sur le plan moral».

André Lemelin

LE BAS-PAYS DE DON CAMILLO
Giovanni Guareschi
Seuil, 1983

De nouvelles histoires de Don Camillo, une série de textes inédits retrouvés dans les papiers de Guareschi, mort depuis 15 ans, ont permis de monter *Le Bas-Pays de Don Camillo*. Les chapitres de ce livre constituent autant de faits divers, d'anecdotes et de drames qui mettent en présence — en opposition ou en complicité — Don Camillo, Peppone le camarade-maire, le Christ du grand autel et des citoyens de la commune italienne.

Dans chaque fait d'une vie quotidienne ouvrière et paysanne, on retrouve les bons et les méchants, les fascistes et les communistes et avec ironie, on est bon ou mauvais, à chacun son tour. Le mot alerte, le poing rapide, les «à moi le plus fort» et «rira bien qui rira le dernier» font vaciller la victoire jamais finale d'un camp à l'autre. Tous et tout dans le même «petit-pays»: un enfant abandonné sur les marches de la Maison du Peuple pour que la justice sociale s'en charge, une école communale à mi-distance entre deux bourgs bâtie sur un moulin flottant, des tonnes d'*Unitàs* non vendus, achetés par Peppone lui-même... j'en passe et des meilleures!

Pas une lecture de vacan-

Giovanni Guareschi
**Le Bas-Pays
de don Camillo**
roman
Seuil



ces à qui on demande de ravir par l'intrigue, l'aventure, le récit ou l'écriture. Mais un plaisir pour ceux et celles qui aiment Guareschi et le reliront après bien longtemps et pour d'autres qui se remémoreront les allures de Fernandel en Don Camillo. Ou encore «un-petit-chapitre-avant-de-dormir» pour connaître le «petit monde de Don Camillo» et se reposer des lectures haletantes de l'été, tout ça avec un sourire en clin d'œil.

Suzanne Jean

L'AMAZONE FUGITIVE
D. H. Lawrence
Livre de poche, coll. Biblio,
1983

Dix nouvelles de D. H. Lawrence dédiées au soleil, à la passion profonde, à la quête de l'homme et de la femme d'un au-delà amoureux et mystique; des noces célébrées avec le soleil de la Grèce et du Mexique, un peu semblables par moments à celles de Camus, vibrantes de toutes les sensations.

Kate Millett a déjà qualifié Lawrence de misogynne dans l'analyse qu'elle faisait de son œuvre dans *La politique du mâle*. C'est là une injustice ou une incompréhension me semble-t-il. Chaque lecture de Lawrence révèle plutôt une troublante recherche de l'homme et

de la femme primitifs pris l'un par l'autre, se trouvant et s'éloignant, gardant par-delà la séparation ou la mort une attache défiant la conscience et la rationalité.

Publié en 1928, ce recueil constitue une des dernières œuvres de Lawrence et marque un sommet dans l'art, si bien exploité par les écrivains anglais, de la nouvelle. On a le goût de relire *Le Soleil*, *Heureux fantômes* ou *L'amazone fugitive* et on gagne à le faire, tant le contenu est dense et l'écriture prenante. On en sort plein d'une nouvelle énergie douce et puissante et on touche à un essentiel que bien peu d'auteurs occidentaux ont pu dire avec cette force à la fois inquiète et tranquille. À lire dans les meilleures conditions de disponibilité et de détente.

Denise Pelletier

LAWRENCE
L'AMAZONE
FUGITIVE



LA MAISON DU DÉSIR
France Huser
Seuil, 1982

Miroirs, jeux de cartes qui brouillent l'ordre du passé, regards jetés au hasard, rencontres fortuites et anonymes, vécu du désir et du corps à travers le multiple et le divers (objets, lieux, êtres); telles sont les principales avenues qui introduisent à *La maison du désir* de France Huser.

«Je voulais bien te donner



mon sexe et ma bouche, mes journées et même ma vie, mais pas mes désirs.» À partir de cette façon de concevoir, de vivre le désir, s'organisent les relations affectives de la narratrice: trois clés, trois lits, trois amants qu'elle va retrouver au gré de son vouloir. Trois amants également aimés, avec lesquels les liens sont instables; trois hommes «comme un jeu où les pions, déplacés hors des règles, perdent leur sens.»

Mais il y a dans ce vécu du multiple et de l'hétérogène un certain malaise, celui de l'inachevé, de l'indécision, du perpétuel glissement: «si diverses étaient ses exigences, si discontinues et contradictoires ses volontés, si fluctuant tout son être, qu'à certains moments elle ne savait plus.» Cette confusion, cette façon de se mouvoir dans l'éphémère et l'inconnu est cependant atténuée par le corps qui, lui, sait ce qui est ressenti profondément. Certitudes sur lesquelles s'appuyer, les sensations physiques représentent, au-delà de la simple conscience analytique, la lucidité, la vérité des cellules. Sans faille, fidèlement, elles expriment ce qui est vécu.

Impressionnistes, les fragments de récit, de description et de réflexion qui composent *La maison du désir* tentent de saisir le fugitif. Mais, et peut-être est-ce là que le roman perd sa consistance, sa vitalité et son intérêt, ces «histoires racontées en murmures» restent justement

en sourdine, au niveau de l'effleurement, des touches rapides et superficielles. Rarement l'écriture parvient-elle à rendre l'intensité, l'ivresse des sensations. Cela donne un récit souvent plat, décevant, et j'avoue ne pas comprendre l'engouement qu'il y a en France pour ce livre.

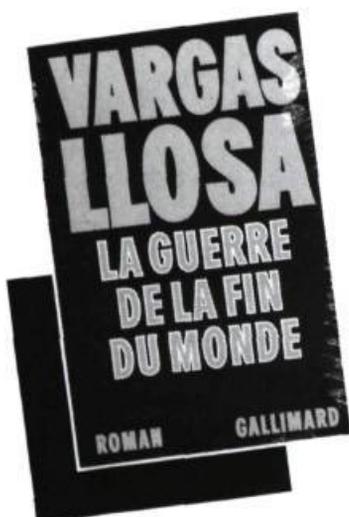
Hélène Dorion

LA GUERRE DE LA FIN DU MONDE

Mario Vargas Llosa
Gallimard, 1983

La guerre de la fin du monde ou comment le Messianisme ne peut pas empêcher l'évolution historique. Les habitants du sertão brésilien, vers 1895, perçoivent la jeune République comme l'incarnation même de l'Antéchrist et s'insurgent contre les mesures progressistes: le recensement, l'impôt et la circulation de l'argent. Miséreux, brigands, prostituées et tous les pauvres qui n'ont rien à perdre suivent les traces du Conseiller, un visionnaire au regard illuminé, un nouveau Moïse. Les fanatiques parcourent tout le Nordeste pour s'établir à Canudos, sur une «terre de personne», où ils forment une société autonome. Mus par le désir impérieux de se préparer à la fin du monde, ils consacrent le temps qu'il leur reste à l'essentiel: l'âme. Exaltés, ils se révoltent contre les interventions du pouvoir central de Rio. Déterminés, ils déciment et mettent en déroute les expéditions militaires, mais subissent l'anéantissement: l'Apocalypse.

Dernier roman du Péruvien Mario Vargas Llosa, l'un des meilleurs romanciers latino-américains de notre époque, *La guerre de la fin du monde* nous plonge dans un Brésil au visage moyenâgeux où la superstition et le fanatisme religieux sont véritablement mis en évidence. Une œuvre-miroir où s'imbriquent l'ordre et le désordre, la



violence et la tendresse retenue, le progrès et les valeurs traditionnelles, et où l'auteur nous communique avec beaucoup de talent sa connaissance de la nature humaine. Vargas Llosa nous offre une mosaïque vibrante de personnages hauts en couleur, mais il nous livre aussi les observations d'un Écossais anarchiste, narrateur sympathisant de cette épopée, qui y va de ses conceptions européennes de la révolution. Quelle sensibilité de la part de l'auteur, d'ailleurs comparable à celle du Conseiller: «il leur parlait (...) de cette voix cavernueuse qui savait trouver les raccourcis du cœur».

Danielle Bélanger

UNE MÈRE ET SES DEUX FILLES

Gail Godwin
Presses de la Renaissance,
1983

Léonard et Nell parlent de leur fille aînée Cate quand une crise cardiaque terrasse Léonard au volant de sa voiture. Nell s'en tire mais doit apprendre à vivre veuve. Et ce n'est pas tant la solitude que la sollicitude des gens qui la gênera. Même celle de ses deux filles parfois. Cate rebelle, à la fois Jeanne d'Arc et Don Quichotte, mariée et divorcée deux fois, libre et

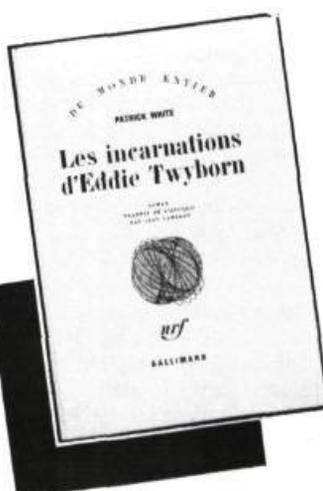
tenant à le rester bien que le choix ne soit pas toujours aisé à assumer. Et sa sœur Lydia, la raisonnable, épouse modèle, mère d'adorables garçons et perpétuellement insatisfaite. Et quand elle aura tout changé dans sa vie, elle le sera encore. Pourquoi? Comment? Comment s'entendre avec sa sœur si différente, si...choquante? Comment s'entendre avec soi?

Ces questions, Lydia ne les formule pas textuellement mais elle le pourrait. Si les Strickland, mère et filles, ont un point commun, c'est leur curiosité, leur manière de toujours s'interroger. Sereinement, passionnément ou craintivement. Et leurs questions n'ont pas de réponses, pour le plus grand plaisir du lecteur, car ces interrogations sont les siennes et,



comme les personnages, il ne trouve pas de réponses. On ne peut s'empêcher de penser à telle ou telle personne que l'on connaît en lisant ce roman. Et c'est la force et l'intelligence de Gail Godwin: nous restituer un quotidien passionnant. Ce roman est drôle, émouvant et vrai. Sa vérité naît dans des détails de tous les jours: les corbeaux de Nell, ou Cate qui mange un consommé de poulet au vermicelle. C'est agréable. Agréable et sécurisant d'aimer ces vies d'êtres qui ne sont pas des héros.

Christine Brouillet



LES INCARNATIONS D'EDDIE TWYBORN

Patrick White
Gallimard, collection Du monde entier, 1983

Pour les amateurs de psychologie et d'introspection, un roman sérieux, hanté, à l'image du personnage créé par Patrick White. Un livre étrange, entre le rêve et la réalité de plusieurs espaces-temps. Des dialogues et des descriptions blasées, d'un cynisme consommé.

Torturé par son impitoyable conscience, aux prises avec une profonde crise d'identité, Eddie Twyborn, le fils unique du fameux juge de Sydney et d'Eadie, «vieille lesbienne souldarde et mal tenue», fuit le vide et l'ennui de la bourgeoisie australienne peu de temps avant son mariage organisé. Incertain de son orientation sexuelle, dégoûté par l'arbitraire et la rigidité des normes qui déterminent «la vraie vie», il tente d'être lui-même, advenue que pourra. C'est ainsi qu'il se retrouve successivement épouse d'un vieux grec mythomane, héros de la guerre 14-18, ouvrier dans un élevage de moutons et tenancière de bordel huppé.

S'il saisit de rares moments de bonheur lors de ses différentes incarnations, le secret de son origine et la nature de son identité le contraignent à la solitude et à l'exil. Par amour pour les êtres chers qui l'ont connu sous l'une ou l'autre de ses incarnations, il veille sans relâche à pré-

server son mystère. Cependant, le hasard (?) lui donnera un instant privilégié qui apaisera ses tourments.

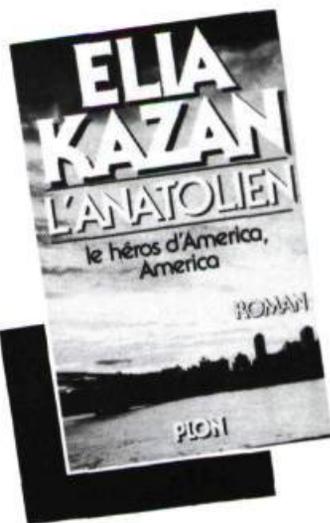
Un livre envoûtant comme Patrick White a le don d'en écrire, une atmosphère irréelle, une occasion de découvrir la littérature australienne si ce n'est déjà fait.

Lise Barrette

L'ANATOLIEN

Elia Kazan
Plon, 1983

L'Anatolie? Une terre grecque en Turquie. L'Anatolien? Stravos Topouzoglou ou Joe Arness, selon son travail: qu'il soit patron d'une échoppe de cireur ou employé des très riches frères Seraffian. Qu'il rampe à leurs pieds ou qu'il commande. Car Stravos commande: il est le chef de la famille. Cette famille qu'il a fait venir d'Anatolie pour exaucer les vœux de son père. Vasso, la mère, Vacilli, le faible frère, Michaelis et la politique, Demos si malhonnête et les filles: Fofa, Eleni, et Eleftheria qu'il faut marier, avant de penser à son propre mariage. De toute façon, est-ce que Stravos épouserait Althea, la blonde Américaine, qu'il aime? Est-ce



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

commentaires

qu'ils ne préfèrent pas tous les deux, elle comme lui, l'argent? L'argent qu'on doit faire en Amérique. Le pouvoir donc le respect. Pour la mémoire de l'aïeul, et pour soi.

Kazan présente une fresque intéressante de ce qu'a pu être la vie de ces immigrants, et on suit avec curiosité et une certaine amitié les luttes de Stravos. Un élément gêne toutefois: des erreurs dans le choix de la langue. Que Stravos parle un anglais bâtarde quand il discute avec des Arméniens ou des clients est très plausible et essentiel au récit, mais qu'il parle toujours cet anglais avec sa famille est étonnant et agaçant. Il doit leur parler en grec? Non? Je ne sais pas comment Kazan résoudre ce problème s'il devait selon son habitude faire un film de son roman.

Christine Brouillet

trera plutôt Stéphane. Et Vanucchi, le chef de police, Jordan, le vieil écrivain aux rites étranges. Il n'est pas le seul à avoir de bien bizarres manies; toute l'île n'est peut-être qu'une manie. Sûrement une manie de Michel Grisolia d'écrire des romans d'atmosphère. Atmosphère il y a et aura: *Les Guetteurs* nous suivent: épié, le lecteur. Et mal à l'aise... Un roman insolite, parfois long mais il faut savoir attendre quand on est aux aguets. Un auteur qui est résolument scénariste: Grisolia, connu pour *Le choix des armes* et *L'étoile du Nord*, le sera peut-être pour ses *Guetteurs*. Souhaitons seulement qu'il y ait un tout petit peu plus de mouvement.

Christine Brouillet

NOUVEAUTÉS

Littérature

Une brûlure

Vassili Axionov
Gallimard

W ou le souvenir d'enfance

Georges Perec
Denoël

La loi humaine

Rezvani
Seuil

Satan

Jeremy Lewen
Robert Laffont

Les égarés

Frédéric Tristan
Balland

Sarnia

G.B. Edwards
M. Nadeau/Papyro

L'été anglais

Denis Tillinac
Robert Laffont

La route bleue

Kenneth White
Grasset

Les yeux plus grands que le ventre

Cavanna
Belfond

Fille de Burger

Nadine Gordimer
Albin Michel

Oncle Octave

Christian Combaz
Seuil

Le sel noir

Édouard Glissant
Poésie, Gallimard



LES GUETTEURS

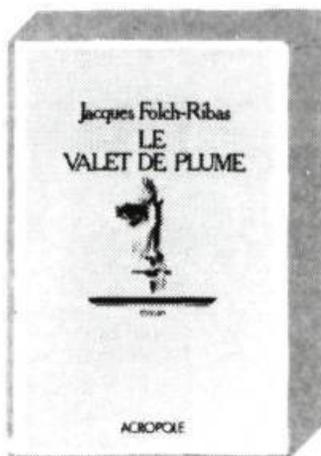
Michel Grisolia

J.-C. Lattès, 1983

Les guetteurs guettent la villa Horslemonde. Dans la villa résonne un coup de feu, puis une explosion, puis des flammes. Une femme fuit les cendres, quitte dans une course démente son passé pour aller vers son passé. Naomi arrive dans une île des Caraïbes pour rechercher Philip. Elle rencon-

belfond ACROPOLE
Presses de la Renaissance

DES LIVRES ORIGINALS



J. Folch-Ribas 12,95 \$

Le valet de plume

M. Folch-Ribas, valet de plume du valet de plume, est l'artificier de ces échanges des esprits, des corps, des coeurs. Il piège tout, mine de rien. Pour son plaisir, certes. Pour le nôtre aussi.

Réginald Martel
(La Presse 21.05.83)



Vadeboncoeur

"de l'Histoire à la Fiction". La vie romancée de nos ancêtres et la naissance d'un peuple.

Saint Arnaud Caron 13,95 \$



Guy de Rothschild 14,95 \$

Contre bonne fortune

La vie d'un homme hors du commun, racontée avec humour, intelligence et brio. Magnifique cahier de photos couleur à l'intérieur.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES EDIPRESSE (1983) INC.
8382, ST-DENIS, MONTREAL H2P 2G8 (514) 381-7226